

Fiction & Cie

Kaouther Adimi
Au vent mauvais

roman

Seuil



Fiction & Cie



Kaouther Adimi

AU VENT MAUVAIS

roman

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

AU VENT MAUVAIS

De la même auteure

L'Envers des autres
Actes Sud, 2011
et « Points », n° P5610
sous le titre original
Des ballerines de Papicha

Des pierres dans ma poche
Seuil, 2016
et « Points », n° P5040

Nos richesses
Seuil, 2017
et « Points », n° P4850.

Les Petits de Décembre
Seuil, 2019
et « Points » n° P5239

Fiction & Cie



Kaouther Adimi

AU VENT MAUVAIS

roman

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Ce livre a été réalisé avec le soutien de l'Académie de France
à Rome – Villa Médicis

ISBN 978-2-02-150359-3

© Kaouther Adimi et les Éditions du Seuil, août 2022.
À l'exception de la langue française en Algérie
et de la langue arabe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes grands-parents.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Paul Verlaine,
« Chanson d'automne »,
Poèmes saturniens

L'écrivain

Dans la nuit du 22 septembre 1972, un vent mauvais arriva du Sahara et recouvrit Alger d'une poussière rouge, qui se déposa sur les façades des immeubles, les toits des voitures, les feuilles des palmiers et les parasols des plages.

Au petit matin, toute la capitale algérienne était teintée de cette étrange couleur et les écoliers s'amusaient à dessiner, avec leur index, des soleils sur les vitres poussiéreuses des automobiles garées un peu partout tandis que leurs aînés y inscrivaient des mots obscènes.

À la radio, un spécialiste affirma que ce sable contenait des traces des essais nucléaires effectués par la France moins de dix ans auparavant. Beaucoup d'auditeurs tournèrent le bouton à la recherche d'une autre station, espérant y trouver de la musique ou une émission de divertissement.

Saïd B. aurait pu voir dans ce vent un mauvais présage, mais il ne croyait ni au destin ni aux signes et c'est en sifflotant, le visage serein, qu'il quitta son appartement du centre-ville ce matin-là, après avoir embrassé sa femme et lui avoir rappelé qu'il l'attendait à la grande librairie de la rue Didouche-Mourad, à six heures du soir précises.

Ce rappel était parfaitement inutile : en dix-sept ans de mariage, elle n'avait jamais rien oublié.

Il descendit à pied les neuf étages de l'immeuble – l'ascenseur était en panne depuis le départ des Français en 1962 –, salua un voisin adossé à la porte de l'entrée, qui le congratula en lui montrant le journal qu'il lisait et où la photo de Saïd s'étalait à la une.

Arrivé devant la Maison de la radio, il s'arrêta quelques instants à côté du grand portail en fer forgé et observa un peintre qui s'appliquait à reproduire sur un mur les visages de Yacef Saâdi, de Hassiba Ben Bouali et d'autres héros de la guerre d'indépendance. L'artiste l'aperçut, lâcha son pinceau, traversa la rue pour le rejoindre et lui tapa amicalement sur le dos en s'exclamant :

– Félicitations, mon ami ! Bientôt c'est toi que je dessinerai sur les murs de la ville !

Saïd secoua la tête d'un air faussement modeste :

– Oh, ce n'est qu'un petit livre de rien du tout.

– Un petit livre ? Un grand roman, tu veux dire ! Le plus grand roman algérien ! Tout le monde en parle ! Ah, mon ami, je suis si heureux pour toi.

Saïd répondit avec un sourire gêné et contourna la barrière de sécurité après avoir présenté son badge au gardien qui ne fit pas attention à lui, occupé à suivre à la radio un match de football. À peine l'écrivain s'était-il éloigné qu'il l'entendit pousser un cri de joie. L'Algérie venait de marquer contre la Turquie.

Avant d'entrer dans le studio d'enregistrement qui lui était réservé, Saïd tapa un pied contre l'autre pour se débarrasser de la poussière rouge. Il s'installa et fit signe à sa

secrétaire qu'elle pouvait aller chercher le premier invité de la journée. Il s'agissait d'un chanteur andalou, le troisième qu'il recevait ce mois-ci mais la liste des artistes « autorisés » par sa hiérarchie avait été considérablement réduite depuis l'arrivée au pouvoir de Houari Boumédiène en 1965.

Saïd, d'habitude affable et bienveillant, passa la journée dans un état d'agitation tel qu'il se montrait par moments impatient et brusque, et la secrétaire en était réduite à s'excuser platement en raccompagnant les invités.

Enfin, il fut temps de quitter la radio et de redescendre vers le centre-ville jusqu'à la librairie qui le recevait pour une rencontre autour de son premier roman, publié un mois plus tôt.

Il était anxieux soudain, presque intimidé, et il se força à ralentir le pas pour ne pas donner l'impression qu'il se pressait. Il observa de loin les lecteurs arriver : des étudiants, une femme vêtue d'un élégant tailleur et même un homme d'un certain âge aux vêtements froissés. Il fut fier d'une telle diversité de public. « C'est que, moi, j'écris pour tout le monde ! » se dit-il.

Il patienta encore quelques minutes avant de pénétrer à son tour dans la librairie bondée. Son livre s'affichait sur les étales, bien visible. La couverture bleue avait attiré son regard, de l'extérieur. Son cœur se serra comme à chaque fois qu'il avait eu l'ouvrage entre les mains, ces dernières semaines. En prenant place face à son public, il regretta de ne pas avoir exigé de son éditeur un autre choix pour l'illustration.

Perdu dans ses pensées, il n'entendit pas le libraire détailler son parcours, et ce ne fut qu'une fois les applaudissements

terminés qu'il se força à se concentrer sur le moment présent. Il afficha un grand sourire, sortit de la poche intérieure de sa veste un stylo à plume qu'il posa sur la table et se racla la gorge bruyamment avant de prendre la parole :

– C'est un roman sur l'Algérie d'aujourd'hui. On y croise des personnages tous liés les uns aux autres. Ils sont nés dans le village d'El Zahra, qui ressemble à n'importe quel autre village du pays. Leïla, une jeune fille des plus ordinaires, Tarek, un berger rustre mais attachant, et Safia qui fabrique des poteries, gardienne des lieux, constituent les personnages essentiels de cette vaste fresque. Leurs trajectoires sont déterminées par les bouleversements que notre pays a connus ces dernières années. Je sais que la fin de ce roman a déçu beaucoup d'entre vous, car vous avez vu dans le futur mariage de Leïla un renoncement et une victoire des traditions. Pour autant, ce livre, je l'ai écrit comme un hommage à Leïla, c'est-à-dire comme un hommage à toutes les femmes de ce pays, pour les encourager et les inciter à réclamer plus de liberté, à refuser les diktats de la société et à rêver à une vie différente.

Le public applaudit de nouveau. Le libraire rappela qu'il s'agissait là du tout premier roman algérien de langue arabe et plusieurs hommes dans l'assistance se levèrent pour acclamer Saïd.

Un photographe joua des coudes, se planta face à l'écrivain et appuya sur le bouton de son appareil, déclenchant un flash qui l'aveugla.

*

La photo est là, sur mon bureau. On y voit Saïd. Ses cheveux bruns, un peu longs, sont coiffés en arrière, un large sourire illumine son visage, ses yeux grands ouverts fixent l'objectif. Il porte une chemise blanche sous un pull en laine qui semble boulocher. Ses mains sont posées sur la table, bien à plat, soigneusement manucurées. Près de lui, les livres rangés sur les étagères de la librairie. Et se décline sur la photo une dizaine de fois la couverture et ainsi une dizaine de fois le dessin d'une femme aux longs cheveux séparés par une raie au milieu, les yeux en amande, un grain de beauté sur la joue. C'est Leïla. Elle porte une robe à pois, boutonnée jusqu'au cou. Une étoffe, comme un châle, est nouée autour de ses épaules. Si on observe attentivement la photo, derrière la vitrine, au loin, il y a une ombre un peu floue, c'est le dos d'un homme qui s'éloigne. Il s'agit de Tarek.

La photo en noir et blanc a été soigneusement rangée dans une mallette en carton que Tarek a cachée dans la remise de son jardin. Il l'a coincée derrière des étagères encombrées de pots de peinture, avant de partir au petit matin avec Leïla et leurs enfants. Ils ne partent pas d'ailleurs, ils fuient, la tête recouverte par la capuche d'un burnous pour Tarek, par celle d'un haïk pour Leïla. Ensemble, ils ferment la porte à double tour, ajoutent un cadenas et abandonnent leur maison et leurs rêves.

Ils prennent le chemin de la gare, tenant chacun l'une de leurs filles endormies dans les bras. Ils marchent ainsi pendant deux kilomètres sous le soleil qui se lève à peine, sans échanger une seule parole, non pas qu'ils soient en colère l'un contre l'autre, mais ils ont longuement parlé et tout a été dit.

En montant dans le train, Tarek eut une pensée pour cette mallette. « Tout de même, ce n'est pas raisonnable de l'avoir laissée là, se dit-il, mais qui irait fouiller une remise de jardin ? Et puis Safia veille ainsi qu'elle a toujours veillé sur nous. »

L'employé sur le quai siffla. Leïla ne jeta aucun regard par la fenêtre. Tandis que la locomotive se mettait en marche, elle se fit la promesse de ne jamais remettre les pieds ici.

Elle tiendra parole pendant vingt ans.

1

TAREK

Le berger

Le hameau d'El Zahra n'était connu pour aucun fait particulier. Au sud et au nord se trouvait une chaîne montagneuse. Les terres ne se cultivaient pas et le seul lac dans les parages était à plus de cent kilomètres. En hiver, la neige recouvrait tout, et en été, les feux étaient fréquents. Quel est le premier homme à avoir eu l'idée saugrenue de s'installer ici, nul ne saurait le dire. La région n'avait rien à offrir. Sa seule richesse était son ciel qui, la nuit tombée, s'illuminait de petits points dorés suspendus au-dessus des têtes, et il n'était pas si rare en ce début de l'année 1922 d'y croiser des savants ou de jeunes étudiants en astronomie venus depuis les quatre coins de la France pour scruter les astres.

Les parents de Tarek se préoccupaient peu des étoiles ou de la lune, elles n'étaient qu'un indicateur de temps et de lieu, une manière de se repérer. Le reste comme on disait n'était que poésie. Et la poésie, ce n'était pas pour eux.

La nuit du 3 février 1922, Tarek s'apprêtait à venir au monde dans une minuscule maison en bois, un gourbi adossé au flanc de la montagne, à l'extrémité du village. Le sol en terre battue était glacial et le toit en paille laissait

passer le vent et la pluie. L'accouchement durait depuis plusieurs heures déjà, le bébé se présentait par le siège. La future mère n'était pas seule. Safia, son amie et voisine, était arrivée dès le début des contractions. Elle portait une robe-tablier rose qui lui donnait des allures d'infirmière, avait chaussé des sabots en bois et attaché ses cheveux bouclés. Elle massait le dos de la femme enceinte, et ne s'interrompait que pour verser de l'eau dans une bassine depuis un bidon que, prévoyante, elle était allée remplir au puits, la veille.

Elle épongea le front de la future mère et l'encouragea en lui répétant sur un ton calme et rassurant : « Tu vas y arriver, fais-moi confiance. » Seule sa voix résonnait dans l'unique pièce de la maison et pour cause, la femme qui accouchait était muette. Elle ne pouvait que fixer Safia de ses grands yeux terrifiés. Cette dernière tenta de l'apaiser, le bébé allait se retourner, elle en était certaine. Elle-même n'avait pas d'enfant, son mari étant mort très jeune, mais elle savait comment accompagner les bébés et les faire venir au monde. Sa mère était accoucheuse et la mère de sa mère l'avait été avant elle également. Elles se transmettaient des secrets et des remèdes depuis des générations.

Avec ses doigts agiles, brunis par le soleil, Safia décrivait des cercles sur le ventre tendu de la femme en murmurant des prières. Elle sentit enfin le bébé bouger. Il semblait chercher la chaleur des mains posées sur le ventre de sa mère.

Le futur père était à une dizaine de kilomètres de là. Il avait fait promettre à Safia qu'elle enverrait un gamin le

prévenir, une fois le bébé né. Il était certain que ce serait un garçon et avait déjà fabriqué pour lui un berceau en bois. Il avait accepté de travailler sur un chantier difficile et de dormir dans un baraquement pendant un mois, pour pouvoir inviter tout le village à venir partager un couscous à la naissance de l'enfant.

Douze heures après le début du travail, Tarek vint au monde et poussa son premier cri, rassurant ainsi les deux femmes à la fois sur sa vitalité et sur sa voix. Sa mère le garda contre elle en dévisageant ce petit être qui d'un coup venait de transformer sa vie. Elle, qui avait toujours été effacée et timide, se redressa, un grand sourire sur le visage. Elle avait un fils.

Dans la lugubre maison, une vie en chassa une autre. Le lendemain de l'accouchement, la mère de Tarek apprit que son mari avait été emporté par les fortes pluies qui s'étaient abattues sur la région. Il était mort. Un ouvrier lui apporta de l'argent, fruit d'une quête.

*

Tarek était un nouveau-né maigrelet, faite à la période de grande pauvreté que traversait la région, mais sa mère, dès le deuxième jour réussit à l'allaiter et il prit vite du poids.

Safia s'inquiétait pour cette famille. Elle répétait : « Une veuve muette et un nourrisson, on dirait le début d'un mauvais conte. » La mère de Tarek, elle, affichait un visage

serein. Elle fit signe à son amie de ne pas s'en faire non plus : elle s'en sortirait.

Safia fit le tour des maisons. Partout, elle était accueillie avec des sourires et des égards. On ne pouvait rien refuser à celle qui connaissait tous les secrets. Même les sages du village n'osaient pas se frotter à elle.

Tarek n'avait que huit jours lorsque Safia trouva ce qu'elle cherchait : un autre nouveau-né, dont la mère n'avait pas de lait et qui se désespérait de le nourrir. Elle se lamentait et avec elle se lamentaient le père, les grandes sœurs ainsi que les oncles et tantes de l'enfant qui avait été prénommé Saïd.

Safia proposa de confier Saïd quelques heures par jour à la mère de Tarek. Elle avait assez de lait pour deux. En retour, la famille de Saïd veillerait à lui fournir des légumes, des fruits et un peu de viande. Et ainsi, dans la petite maison en bois et au toit de paille, deux bébés furent nourris au même sein.

*

À six ans, Tarek passait ses journées entre le marché où Safia vendait les poteries qu'elle fabriquait et les montagnes qu'il explorait avec Saïd. À les voir si proches, on aurait dit deux frères bien qu'ils fussent très différents l'un de l'autre. Tarek, le teint basané, les cheveux bouclés et bruns, faisait une tête de plus que Saïd et était robuste contrairement à son ami, chétif, lui, le teint clair, le regard gai et le visage encadré de longs cheveux châtain. Tarek était le plus grand du village, ses yeux un peu tombants lui donnaient un air doux mais cela était atténué par la mine grave qu'il affichait

en toutes circonstances. Il parlait peu, grandissait dans le silence de sa mère et mesurait les mots qu'il prononçait, comme si chacun d'entre eux était précieux et rare. De plus, il était frappé d'un léger bégaiement qui le forçait à préparer ses phrases dans sa tête avant de les formuler. Saïd au contraire vivait dans le verbe et maniait la langue arabe en maître. Ses longues mains s'agitaient au rythme des phrases qu'il prononçait, comme des baguettes de chef d'orchestre.

Les deux garçons se suffisaient à eux-mêmes, ils n'avaient pas d'autres amis. À peine toléraient-ils Leïla, leur voisine, qui les rejoignait parfois pour une partie de cache-cache.

Le jour de leur dixième anniversaire, Tarek et Saïd avaient craché par terre, topé dans la main l'un de l'autre et crié « À la vie, à la mort » avant d'imiter le hurlement du loup en bombant le torse.

De temps en temps, un adulte les alpaguait et les traînait à la mosquée pour qu'ils apprennent à lire et écrire avec le père de Saïd, l'imam du village. Ils s'asseyaient au fond de la salle, collés l'un à l'autre, et récitaient les versets du Coran, découvraient l'histoire de leur pays, celle d'avant la conquête par la France, faisaient du calcul, puis apprenaient des chants religieux avant de filer en douce retrouver les montagnes où ils poursuivaient des lapins sauvages, exploraient le moindre ravin et arrachaient les rares plantes qui réussissaient à pousser. À la tombée de la nuit, ils redescendaient en courant, main dans la main, ne s'arrêtant que pour reprendre leur souffle ou essayer d'attraper l'un des nombreux chats errants et squelettiques

qui furetaient partout à la recherche de quelque chose à manger.

L'adolescence les sépara. À la fin de l'année 1937, Saïd fut expédié par son père à Tunis, où il poursuivrait sa scolarité. Avant de partir, il alla toquer à la porte de son ami pour lui faire ses adieux et lui proposer de tenir une correspondance. Tarek refusa. « Après tout, lui fit-il remarquer, c'est toi qui aimes les livres, pas moi. Tu n'auras qu'à m'écrire, je te lirai mais n'attends aucune réponse de ma part. Je te raconterai tout ce que tu auras raté lorsque tu reviendras au village pendant les vacances. Je prendrai des notes pour ne rien oublier. » Saïd accepta le marché et s'en alla en Tunisie, accompagné d'un oncle.

Tarek quant à lui devint berger. La tête protégée d'un chèche bleu, été comme hiver, il partait le matin dans la montagne avec les bêtes et les raccompagnait le soir.

Le mariage

Le 9 janvier 1938, Tarek et sa mère furent conviés à aller manger le couscous du mariage de Leïla qui, âgée de quinze ans, épousait un ami de son père. Le jeune garçon avait décrotté ses chaussures, lavé son visage, tenté de discipliner ses cheveux, et s'était brossé les ongles, sous le regard amusé de sa mère.

Tout le village était là sauf Safia, enrhumée, mais une voisine croisée sur le chemin confia à Tarek et à sa mère que ce n'était qu'un prétexte et qu'elle réprouvait cette union.

Tarek s'installa avec les hommes. Assis en cercle, autour d'un grand plat argenté auquel personne ne touchait, ils affichaient des mines sombres. Le jeune berger, dont le ventre gargouillait, regardait désespérément la semoule qui refroidissait. On entendit le son du oud suivi de youyous et Tarek se prit à penser qu'il aurait préféré être avec les femmes.

– Je n'arrêterai pas d'enseigner la langue arabe, tonna le père de Saïd, vêtu d'un burnous en laine de mouton. Et qu'ils viennent les Français, ils verront !

Il avait parlé d'une voix forte pour couvrir les chants des femmes. Il avait perdu du poids et on le disait presque

ruiné par les études et la vie que menait son fils en Tunisie. Tarek savait, par une lettre arrivée la veille, que ce dernier louait une chambre dans une petite pension de famille. La gérante l'avait pris sous son aile et le bourrait de pâtisseries, tant et si bien que plus aucun vêtement ne lui allait et qu'il avait réclamé à son père un mandat en urgence pour en acheter de nouveaux.

Tarek se demanda si la semoule était toujours chaude. Aucun autre garçon de son âge ne s'intéressait au plat posé devant eux. Ils écoutaient attentivement l'imam. Une araignée grimpait sur son bras. Tarek hésita à le prévenir mais même s'il le connaissait depuis son plus jeune âge, il en avait toujours eu un peu peur. L'homme ne souriait que lorsque Saïd était présent. Et encore, pensa Tarek, il ne souriait pas avec les yeux, seules ses lèvres fines s'étiraient légèrement.

L'un des sages du village, vêtu lui aussi d'un burnous, posa la main sur l'épaule de l'imam et tenta de le rassurer :

– Ce décret, ce n'est qu'un bout de papier avec des mots imprimés dessus. Quelle valeur cela peut avoir pour nous, que les Français interdisent notre langue ? Tu continueras à l'enseigner à nos enfants.

Les autres hommes approuvèrent et tous se mirent à jurer de lui envoyer fils et petits frères, et il sembla à Tarek que chacun tentait de surenchérir sur son voisin pour prouver à l'imam qu'il était le meilleur des musulmans. Un jeune garçon de l'âge de Tarek se permit même de prendre la parole sous le regard amusé des plus âgés :

– De toute manière, le village est si isolé, si difficile d'accès, que personne ne saura ce qui s'y passe.